



Elle s'empressa de faire lire l'acte signé et le signa (Page 693.)

à prouver mon respect à cette ombre illustre du glorieux comte de La Fère, que nous avons tant aimé.

Planchet hocha la tête et ne dit mot : on voyait facilement qu'il partageait les craintes de son maître.

— Et puis, reprit d'Artagnan, cette décrépitude, car Athos est vieux maintenant; la misère, peut-être, car il aura négligé le peu de bien qu'il avait; et le sale Grimaud, plus muet que jamais et plus ivrogne que son maître... tiens, Planchet, tout cela me fend le cœur.

— Il me semble que j'y suis, et que je le vois là bégayant et chancelant, dit Planchet d'un ton piteux.

— Ma seule crainte, je l'avoue, reprit d'Artagnan, c'est qu'Athos n'accepte mes propositions dans un moment d'ivresse guerrière. Ce serait pour Porthos et moi un grand malheur, et surtout un véritable embarras; mais, pendant sa première orgie, nous le quitterons, voilà tout. En revenant à lui, il comprendra.

— En tout cas, monsieur, dit Planchet, nous ne tarderons pas à être éclairés, car je crois que ces murs si hauts, qui rougissent au soleil couchant, sont les murs de Blois.

— C'est probable, répondit d'Artagnan, et ces clochetons aigus et sculptés que nous entrevoyons là-bas, à gauche, dans le bois, ressemblent à ce que j'ai entendu dire de Chambord.

— Entrerons-nous en ville? demanda Planchet.

— Sans doute, pour nous renseigner.

— Monsieur, je vous conseille, si nous y entrons, de goûter à certains petits pots de crème dont j'ai fort entendu parler, mais qu'on ne peut malheureusement faire venir à Paris et qu'il faut manger sur place.

— Eh bien! nous en mangerons! sois tranquille, dit d'Artagnan.

En ce moment, un de ces lourds chariots, attelés de bœufs, qui portent le bois coupé dans les belles forêts du pays jusqu'aux ports de la Loire, déboucha par un sentier plein d'ornières sur la route que suivaient les deux cavaliers.

Un homme l'accompagnait, portant une longue gaule armée d'un clou avec laquelle il aiguillonnait son lent attelage.

— Hé! l'ami, cria Planchet au bouvier.

— Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs? dit le paysan avec cette pureté de langage particulière aux gens de ce pays, et qui ferait honte aux citadins puristes de la place de la Sorbonne et de la rue de l'Université.

— Nous cherchons la maison de M. le comte de La Fère, dit d'Artagnan; connaissez-vous ce nom-là parmi ceux des seigneurs des environs?

Le paysan ôta son chapeau en entendant ce nom et répondit :

— Messieurs, ce bois que je charie est à lui; je l'ai coupé dans sa futaie et je le conduis au château.

— La suite au prochain numéro. —

RICHE ET PAUVRE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

(Suite.)

Il rassembla donc ceux de ses parents qui étaient intéressés à la question, comme héritiers de Clément, leur exposa les motifs du procès que l'on intentait, et n'eut pas de peine à les faire consentir au projet qu'il avait conçu. Muni de leur approbation, il dressa par avance un compromis et se rendit chez madame Poirson.

Le hasard voulut que celle-ci se trouvât seule. Quand Arthur se nomma, elle laissa échapper une exclamation de surprise et ne put cacher son trouble.

Comme la plupart des gens d'une classe inférieure, madame Poirson éprouvait intérieurement, pour ceux que la fortune avait plus favorisés, une sorte de respect craintif qu'elle n'oubliait qu'en leur absence. En se trouvant face à face avec son riche adversaire, elle ressentit ce premier embarras du subordonné révolté contre son supérieur. Ce fut donc dans un silence gêné qu'elle attendit que le jeune Boissard lui expliquât les motifs de sa visite. Celui-ci ne la laissa pas longtemps dans l'incertitude. Il lui annonça, d'un ton gracieux et poli, qu'il était venu pour s'entendre avec elle relativement à l'affaire des Rosiers. Il se plaignit de ce qu'elle se fût adressée à un tiers pour cette réclamation; il lui en donna d'assez longues explications auxquelles la bonne femme n'entendit rien, mais dont elle parut très-satisfaite, et finit par lui faire ses propositions.

Madame Poirson s'attendait si peu à voir l'entretien prendre cette tournure, qu'elle en éprouva une véritable ivresse. Les espérances que lui avait données Antoine ne lui avaient jamais paru que des éventualités plus ou moins incertaines; elle avait, de tradition, cette défiance de la justice et cette horreur des procès qui se transmettent dans les vieilles familles bourgeoises comme un principe de morale. Aussi fut-elle au comble de la joie, lorsque Arthur lui eut proposé des conditions qui lui ôtaient toute crainte pour l'avenir et la replaçaient dans la situation que lui avait fait perdre la banqueroute de M. Desormeaux.

Elle se hâta donc d'accepter, tremblant qu'il ne changeât d'intention, témoigna le désir de tout terminer sur-le-champ, et Arthur lui ayant dit qu'il avait sur lui l'acte dressé, elle s'empressa de se le faire lire, le signa, et reçut le montant du premier terme.

Tout cela s'était passé si promptement, qu'en voyant déposer les piles d'écus devant elle, madame Poirson crut qu'elle faisait un rêve.

Au moment où Boissard se levait pour sortir, Louise rentra. Sa marraine courut à elle pour lui raconter le bonheur qui venait de lui